

Séquence pédagogique : La Grande Guerre en classe de Première, par Cédric Marty

Travail préparatoire : Paul Tuffrau

Paul Tuffrau, 1914-1918. *Quatre années sur le front. Carnets d'un combattant*, Paris, Imago, 1998

Questions

1) Présentez le témoin en complétant la fiche ci-jointe.

<p><u>Nom et prénom du témoin :</u></p> <p>Âge en 1914 :</p> <p>Situation familiale en 1914 :</p> <p>Situation professionnelle avant-guerre :</p> <p>Combattant ou non-combattant :</p> <p>A quelle arme appartient-il ?</p> <p>Précisez éventuellement son grade :</p> <p><u>Le témoignage</u></p> <p>Nature du témoignage :</p> <p>Période rapportée :</p> <p>Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?</p>
--

2) Quelles sont les souffrances de la vie au front d'après Tuffrau ?

3) Montrez la montée de la lassitude des combattants français. A quoi est-elle due ?

4) Montrez la complexité de son rôle de chef.

Extraits

6 septembre 1914 : Contre-attaque (Bataille de la Marne). « il faut avancer, et si possible aider la charge à la baïonnette qui se prépare. Des hommes rampent vers l'arrière dans les betteraves ; je vais les menacer du revolver. Ils se disent blessés, ou secourant un camarade atteint. Sifflement ininterrompu des balles qui s'entrecroisent. Il devient assez difficile de faire lever les hommes. [...] le mouvement se précipite, les hommes mettent baïonnette au canon [...]. Je ramasse le fusil d'un mort [...] et me mêle aux hommes, assez épars d'ailleurs, qui avancent de tous côtés [...] Sur quoi marche-t-on ? Des morts et des blessés de tous côtés ; les balles passent, on entend crépiter les

mitrailleuses, on reçoit dans le visage le souffle brutal du canon. La charge hésite, s'arrête »
Des hommes vont se masser ; lui s'aperçoit du danger d'un coup de canon et les disperse. Ils tentent de repartir en avant mais fusillade intense.

« Tout à coup, tac. tac. tac. tac..., les mitrailleuses se mettent à faucher, et je comprends qu'on avancera plus. [...] Notre canon ne nous soutient plus – nos fantassins non plus –, et, en tournant la tête, je vois leurs petites silhouettes se replier. Les fusils allemands crépitent sans arrêt, et leurs balles sont reines du champ de bataille. »

« Une impression horrible du champ de bataille : ce tapotement mécanique, régulier, implacable des mitrailleuses, le sifflement continu des balles, c'était tout ce qu'on entendait. Et parfois, sous ces bruits réguliers – travail méthodique des machines à tuer – [les cri d'un blessé touché] »

28-29 novembre 1914 : secteur de Soissons : « Tout le monde est confiant, surtout depuis les victoires russes, et le journal, qui nous parvient chaque matin, est lu avec passion. [Un territorial :] Hier, étant en faction, il voyait un Allemand sorti de la tranchée, qui s'épongeait. « Tire donc », lui disait un camarade. – « Non, je ne sais pas ; il est trop jeune. » - « Alors, donne-moi ton fusil. » - « Non. » »

1^{er} janvier 1915 : Tuffrau perd un bon camarade. Il s'isole pour pleurer : « Comme il est dur de les perdre maintenant ! En septembre, on se connaissait à peine, chacun était encore engagé dans la famille qu'il venait de quitter... Mais, à présent, tout est fondu, et cinq mois de souffrances et de dangers lient fortement. »

11 juin 1915 : en Artois : « Tiendrons-nous le coup ? Tous, nous sommes résignés à une campagne d'hiver, inévitable.

2 juillet 1915 : en 1^{ère} ligne « Partout des bouts de cadavres, bras, pieds, têtes qui font saillie comme des pierres dans le chemin, et qu'on heurte ; mouches groupées là-dessus ; émanations écoeurantes. »

18 août 1915 : « retour de permission, sans trop d'amertume ni de regrets. Les heures bénies que j'ai vécues me semblent trop merveilleuses pour être la trame même de la vie quotidienne. Un beau rêve.... Oui, mais la réalité, c'est la tranchée, les rudes conditions matérielles. »

26 août 1915 : l'ennemi se manifeste : « journaux lancés, boîtes de cigares ; ils essaient de causer : il y en a un surtout, qui parle même l'argot ; une fusée ayant raté, il a crié tout à l'heure : « c'est moche ! » Et de jour, on les voit ostensiblement à leur créneau, à quinze mètres, qui ricanent. Et nos hommes n'osent tirer, crainte de représailles. »

3 septembre 1915 : Tuffrau participe à l'offensive d'Artois : « le colonel nous a officiellement annoncé ce soir l'approche de la grande offensive : « Au jour X, à l'heure H, toutes les lignes [de combattants] sortiront des tranchées et fonceront devant elles. » Il y aura, bien entendu, une canonnade à tout casser. » Le 24 septembre, après plusieurs reports de l'attaque, la grande offensive va avoir lieu : « je vais en première ligne voir les démolitions de notre artillerie. Elles sont très discutables. » L'attaque est pour le 1er octobre mais les positions allemandes ne sont pas suffisamment ébranlées : 45 minutes avant d'attaquer : « Les hommes se placent, s'épinglent des mouchoirs dans le dos, vérifient les armes, mettent les baïonnettes au canon, se répartissent les grenades : beaucoup blaguent, mais beaucoup aussi se serrent la main, et on n'entend que des « Bonne chance, vieux ! » » Les hommes sortent des tranchées mais sont rapidement arrêtés par les balles de fusils et de mitrailleuses allemandes que l'artillerie n'a pas réussi à détruire. Tuffrau se laisse tomber dans un trou d'obus pour se protéger du feu ennemi. L'attaque a raté.

19 mars 1916 : apercevant une tête allemande dépassant de la tranchée ennemie : « je réclame un

fusil, puis la crainte de le manquer, plus encore la peur de l'atteindre (car j'ai en dégoût ces assassinats nécessaires) m'arrêtent. » Il désigne le meilleur tireur présent, un paysan pataud aux yeux bêtes : « Il ajuste – pan ! le calot vole en l'air à trente centimètres, l'homme a disparu, la tête a dû éclater. Et le paysan redescend, une petite flamme dans ces yeux de brute, riant lourdement : Kapout. [...] Tout le monde rit, le félicite, moi aussi ; mais je me représente aussitôt le cadavre étendu à cent mètres, le sang, les derniers tressaillements, le cercle d'horreur, les brancardiers qu'on appelle, et, là-bas, en Allemagne, une mère qui n'a plus d'enfant. Tout cela parce qu'il a voulu respirer le matin. [...] Je suis fatigué de la guerre. »

30 mai 1916 : « de tous côtés ici, bruits de paix ; c'est le même vœu de tous ; [...] j'étais le seul à défendre la continuation de la guerre, au point de vue de la dignité nationale, que tout le monde taxait (peut-être avec raison) « d'amour propre stupide » : pays voué à la ruine disaient-ils, parce que saigné d'hommes, écrasé de dettes, diminué dans sa productivité et dans son activité commerciale ; épuisement financier, inutilité des massacres. »

Il rapporte également l'exécution de quatre hommes, fusillés : « je n'ai pas entendu la salve [...]. Bayon dirigeait l'exécution ; il avait fait préparer quatre poteaux, apporter des cordes car il devinait qu'ils se débattraient ; cela a été vite fait »

28 au 30 septembre 1916 : mise en place d'un système de « vivre et laisser vivre » : « Alertes chaque soir à huit heures, toujours la même chose, sur Fleury. Roulement de grenades, de fusillades, de mitrailleuses que le communiqué donne comme des attaques. La canonnade se déclenche, les corvées se planquent... Cela dure trois quarts d'heures, une heure. »

16 octobre 1916 : « Rien de neuf. Temps froid et triste, vent d'ouest. Boue. Les Boches sentent venir l'attaque et se renforcent en artillerie. De la casse à Verdun. Le travail de nuit sous les obus devient scabreux. Il faut faire vite, piocher dans des cadavres. [...] Les hommes sont fatigués, ils n'ont pas un beau moral. Un qui avait pioché, disait cette nuit : « Ils [les chefs] n'ont pas pu nous faire crever par les balles et les obus, ils nous auront par l'usure. » »

26 novembre 1916 : près de Reims (sur l'Aisne) : boue dans laquelle les hommes glissent et tombent. « C'est une satisfaction morale de se sentir plus près des hommes dans cette commune misère et de les soutenir un peu en leur montrant qu'on souffre autant qu'eux. » Et il ressent chez ses hommes cette profonde affection.

17 mars 1917 : au repos : « Nous sommes fatigués ; nous aspirons tous au repos après le rude effort donné depuis octobre [...]. Nos hommes sont vidés ; ils toussent tous. Quand on leur regarde l'oeil, on n'y voit plus de sang ; mais, par un miracle de bonne volonté, ils tiennent. Ils attendent la relève, le moment où ils sortiront de la zone de coups de canon, où ils pourront dormir des nuits sans corvée, laver leur linge et en changer, ce qui ne leur arrive ici que tous les vingt-quatre jours. Ils n'ont plus la force de rouspéter, ils subissent. » Le général fait à Tuffrau une annonce inquiétante : « il faut vous attendre maintenant à vingt-quatre jours en ligne et à quatre jours de repos, pas plus. » – « Diable ! On avait huit jours, et les hommes, mon général, sont bien fatigués. » – « Le pays exige ce nouvel effort... » [...] il est entré dans son bureau bien chauffé, bien clos, où il est facile de parler d'effort supplémentaire... Et je suis resté interloqué de cette incommensurable ignorance de la troupe et de son esprit. Car j'oubliais, je lui disais : « [...] Le soldat vit dans l'attente de la relève, qui doit toujours avoir lieu dans la semaine qui suivra. » » Rien n'y fait et le soir, « je conduisais ici par des chemins atrocement boueux et glissants mes hommes, dont certains pleuraient d'épuisement et de rage. »

24 mars 1917 : à Verdun : bombardement d'obus à gaz. « J'écoutais des rescapés raconter la chose à des téléphonistes : « si on avait pensé que c'était les gaz, on aurait mis nos masques tout de suite. Mais avant ça il ne tombait que des 150... » Pas un mot de récrimination contre l'ennemi. Et c'est

significatif. Dans cette guerre d'explosifs, il semble qu'on se batte contre des cataclysmes. Et il y a aussi une résignation absolue devant la fatalité de la mort. »

27 juin 1917 : conversation de quelques camarades à propos de l'état d'esprit des hommes : « chez presque tous, croyance à une révolution après la guerre. Les hommes en parlent aussi, mais, pour l'instant, cela reste verbal. [...] L'origine de tous ces mécontentements, c'est le cafard, le dégoût de la monotonie, de ces deux forces énormes qui s'affrontent depuis deux ans en dévorant chaque jour des vies et des richesses. L'odieux cantonnement, l'odieuse tranchée. Et la terreur des souffrances d'un quatrième hiver. »

11 novembre 1918 : « Enfin ! C'est la victoire ! Plus complète qu'on ne la rêvait, et sa seule pensée serre la gorge. [...] Les cloches sonnent à grande volée ; plus d'un poilu, en les entendant, avaient les larmes aux yeux et la gorge serrée [...]. Les cloches de la Victoire ! Comme leur carillon délivrait, soulageait le coeur ! » Réunissant ses hommes, Tuffrau s'adresse à eux : « trop de choses tiennent dans cette heure pour pouvoir les dire. Je vais essayer. C'est la fin des longues veillées dans l'eau glacée, de la pose des barbelés – le cauchemar des poilus ! – des heures H, des franchissements de parapets sous le claquement des mitrailleuses, des barrages d'obus lourds et toxiques, des grenades, de l'arme blanche, de toutes ces cochonneries qui nous font, depuis plus de quatre ans, une vie de misère et d'angoisse. C'est le retour vers le foyer, vers la femme et les enfants, – vers le travail (pensez au réveil des familles, ce matin!). »

28 mars 1919 : il est démobilisé et arpente les rues de la capitale : « Il fait très beau. J'ai revu avec une joie intime les paysages familiers, la petite ville un peu vide...
La vie reprend, les choses sont les mêmes, nous seuls avons changé... »